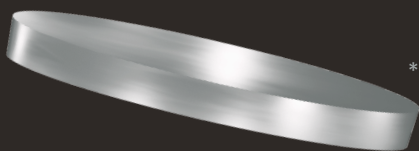






Manifeste



*

5-6 **ÉDITORIAL N°1**

7-8 **FATUM**

T. Maurane Arcand

V. William Houde

9-10 **AU TRAVERS DE TA FENÊTRE**

T. Jeanne Goudreault-Marcoux

V. Mathieu Larone

11-13 **TON CORPS**

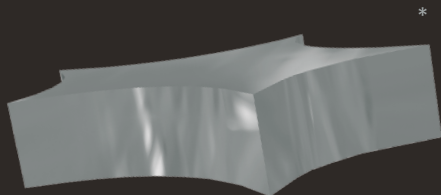
T. Laurence Doin

V. Vanilla Picture

14-17 **LA MORT ÉCLOT TOUJOURS
SANS DOULEUR**

T. Guillaume Faucher

V. Luc Verreault



*

18-19 **ÉDITORIAL N°2**

20-21 **TRICHER AUX ÉCHECS**

T. Gabrielle Deschênes

V. Frédérique Lévesque

22-23 **BRIBES**

T. Isatis Gravel-Leblanc

V. Xavier Trudeau

24-27 **DIEFFENBACHIA**

T. Christophe Boucher Rouleau

V. Alexandre Lucinet

28-29 **LÉO**

T. Arnaud Gosselin

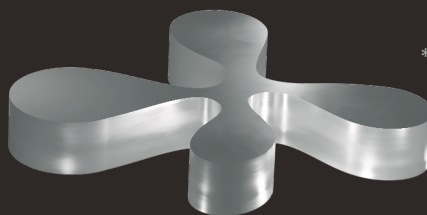
V. Mélina Poire

30-31 **SUBCONSCIENT INTRUSIF**

T. Arielle Desgroseilliers Taillon

V. Marie Chenier

*



32-33 **ÉDITORIAL N°3**

34-35 **DÉFAIRE LE LIT**

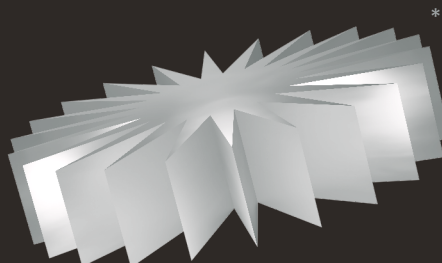
T. Rose Saudrais
V. Emmanuelle Desfossés

36-37 **QUELQUE CHOSE COMME
10 SUR L'ÉCHELLE DE RICHTER**

T. Raphaëlle Querry
V. Malavida

38-39 **À DIEU VIT !**

T. Simone Tremblay Benoit
V. Aeforia



40-41 **ÉDITORIAL N°4**

42-45 **MANIFESTE POUR UN ART-VIRUS**

T. Mathieu Arnaud
V. Raphaël Tremblay-Bouchard

46-48 **PELUCHES MOUTONNÉES
BOUTONNÉES**

T. Julie Le Tallec
V. Charlotte Boisclair & Catherine Camiré

50-53 **MATIÈRE GRISE**

T. Adèle Rico-Lamontagne
V. Marie-Michèle Bouchard

54-56 **NÉVROSE**

T. Ariane Dupuis
V. Myriam Pilon-Domenack

57-58 **MANIFESTE**

59-61 Remerciements

MALGRÉ & CONTRE TOUT

Sous l'arrachement des temps froids de l'automne qui longent les murs, à travers les siennes d'une maladie qui ne cesse plus d'être affamée, et loin de tous les repères de tout un chacun ; c'est dans un contexte des plus singuliers que l'équipe du Culte a ficelé l'édition de cet automne, Manifeste.

Cette année, la renaissance annuelle de l'équipe s'est faite dans des conditions que nous n'aurions pas pu prévoir. La famille que nous formons s'est tissée loin des yeux, à travers nos écrans et dans de nombreux parcs. Nos rassemblements festifs avec la communauté proche et éloignée du Culte n'ayant pas lieu, nous avons travaillé sous les phares de nos souvenirs pétillants de la vie prépandémie, en liant ce qui restait de nos desseins créatifs pour leur redonner un souffle.

Le Culte reste dans l'arène malgré la catastrophe, demeurant réchauffé par ses pulsions créatrices, son équipe ambitieuse et bien entendu, son amour indescriptible pour l'ÛQAM. Même dans les plus roses rêveries, nous n'aurions pu nous imaginer avoir une équipe de collaborateurs et collaboratrices aussi riche, ingénieuse et dévouée à créer malgré le monde et sa torpeur. Le travail de notre éclectique groupe prend vie grâce au support de nos partenaires et celui de nos adorateurs et adoratrices fidèles sans qui le brouillard actuel serait trop pesant.

Nous vous présentons donc fièrement les premiers fruits de cette union de résistance. Vous l'avez d'abord entre les mains, et vous pourrez le consulter et le partager en ligne, puisque les temps qui courent ne sont pas les grands amis de ce qui se touche. On ne saurait trop vous dire ce qui nous attend pour la prochaine édition, mais ce qui tient, c'est qu'on ne partira pas bien loin. Nous avançons et continuerons de le faire, dans l'inconnu, au rythme de l'hymne haletante de l'incertitude actuelle, en narguant au passage les surprises qui comptaient nous taire.

Parce que les élans de l'expression peuvent survivre à la routine qui s'effondre.

Parce que la langue a son propre pouls et qu'il ne peut être maîtrisé.

Parce que les mots peuvent résister au feu de la perpétuelle fin du monde.

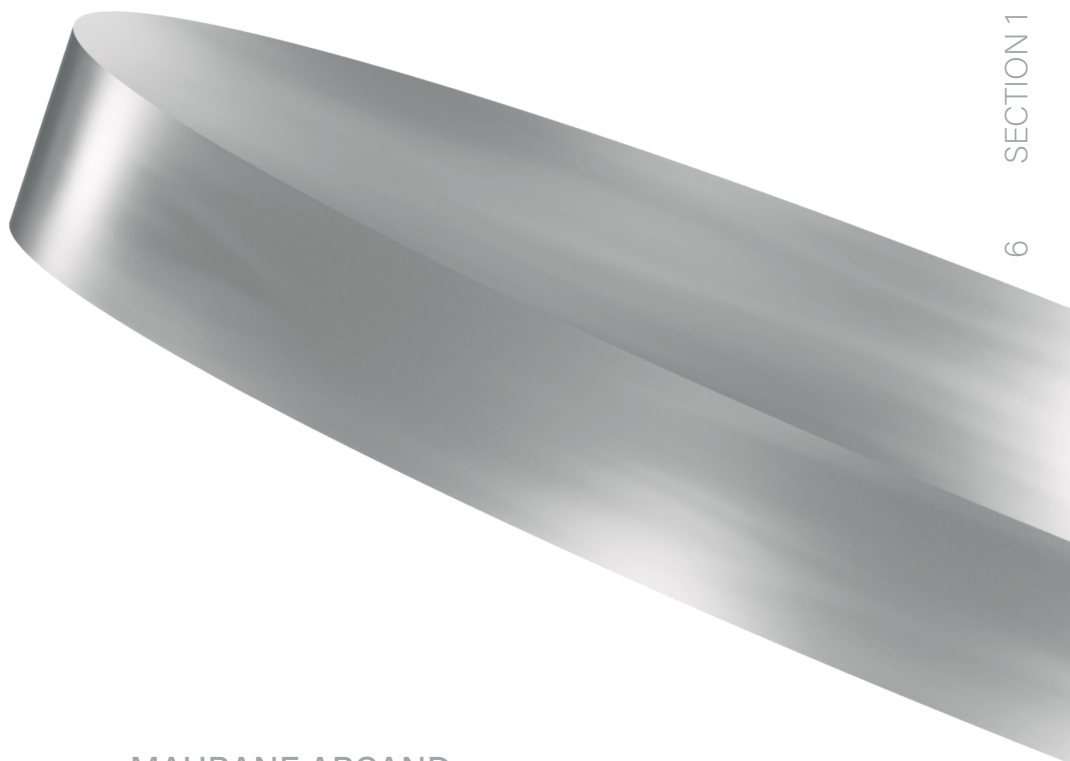
Bonne lecture,
SANDRINE ET LAURIANE

IL Y A LES

Manifeste

SECTION 1

6



MAURANE ARCAND
JEANNE GOUDREAU-MARCOUX
LAURENCE DOIN
GUILLAUME FAUCHER

TEXTES

WILLIAM HOUDE
MATHIEU LARONE
SOPHIE PERRAS - VANILLA PICTURE
LUC VERREAULT

VISUELS

VÉRITÉS →

STATIQUES DE



*

L'EXIS- TENCE.

FATUM

Tes yeux clos
Encore
Dans l'obscurité
Une opacité
Innommable
Embuée
Chaude
Inertielle



Marquer le monde par ta présence

Elle se réveille

Tu ouvres les eaux, les sépares, les retournes. Ta mouvance s'active.
Ton urgence est une
plainte lente.

Elle crie

Tu murmures, mais on n'entend que toi. Tu ne connais pas le désir,
mais toi aussi, toi aussi tu veux crier.

Elle crie

Tu invoques des vagues, ouvres les eaux. Ta mouvance s'active. Tu
détournes les fluides de leur lit. Ils parlent pour toi. Leurs courants
se mêlent dans une mécanique diffuse. Leurs flots ensevelissent ton
essence. Il faut crever la douceur amniotique,
renoncer à la symbiose.

Sa douleur est la tienne

Cyclique, elle revient comme un ressac. Tu ne connais pas le souffle,
tu étouffes. Ta mouvance se métamorphose. Contre les parois, tu
fraies ton chemin, tu te mues de ton enveloppe. Ton urgence se
précipite.

Ses respirations se saccadent.

Tu perçois la faille. Ta mouvance s'affranchit. Les dernières attaches
cèdent et te propulsent dans le monde.

Tu sors de ton corps
Et perces le jour de ton hurlement qui ne peut que dire



Écrit par

MAURANE
ARCAND

Visuel par

WILLIAM
HOUDE

Je suis en vie



AU TRAVERS

Manifeste

Écrit par

JEANNE
GOUDREULT-
MARCOUX

Visuel par

MATHIEU
LARONE

DE TA

SECTION 1

10



FENÊTRE

une constellation, ton visage. tu baignes dans
la lumière orange, le soleil d'hiver incrusté dans
les sillons de tes rivières. ton corps est
de papier et je caresse ta peau parchemin.
je me demande



quand es-tu devenu fragile

je ne sais plus ton âge, je ne te sais plus. il y a tes yeux, ceux que je connais, mais ta barbe blanche est une ombre, c'est un voile, on la devine, elle s'efface, tu t'effaces dans l'espace. tu es assis dans ton fauteuil, tu disparais dans le cuir. ta tête marque la mesure du temps qui te fuit. un courant d'air traverse ton appartement et tes pores saignent la vieillesse. tu me dis quelque chose, te lèves et marches en précarité.

toujours la possibilité de ta chute occupe tes mouvements

je te presse de t'asseoir, de calmer mon angoisse. ton agacement est plus grand que mes craintes. je te regarde chercher la photo, la relique douce-amère du temps d'avant. je me souviens. j'ai les souvenirs de toi. je te retrouve dans le défilement des paysages, déchirés par la lumière des phares. les routes infinies, Cohen et chicanes d'enfants... tu te rappelles à moi dans les odeurs de forêts, de bois combustion. tu as été un homme tempête, tu as été le vent, les douces soirées autour du feu. mes souvenirs sont ta jeunesse et je te rejoins hors du temps.

tu t'effrites dans l'attente

un jour tu as commencé à observer par la fenêtre les allées, les venues des passants. ta rue te narguait, tu ne voyais que sa finitude. tu as épié les pas, les rires et les étrangetés, ton regard circonscrit par la fenêtre, la brèche du dedans sur le dehors. la fatigue t'a gagné, insidieuse. tu t'es mis à errer dans l'espace de ton lieu, l'extérieur t'as quitté et tu es devenu vieux.

une mouche traverse la pièce, c'est absurde une mouche au mois de janvier. les vieux ne devraient pas côtoyer les mouches, c'est trop lourd de sens. à nouveau dans ta chaise, tu t'inscris en immobilisme et la mouche file. tu ne l'as pas vue, pas entendue. aujourd'hui tu radotes la même histoire une fois, deux fois, cinq fois et, derrière mon oreille, ton regard fixe le souvenir de ta jeunesse. moi, je regarde tes sillons, trace ton immensité. tu es inondé de lumière.

tes mains caressent
comme au ralenti les courants
invisibles du temps

oublies-tu qu'il se dépose sur ton front, te file entre les doigts après t'avoir dévalisé ? un sourire absent. la vitalité vacille entre tes lèvres, tu es beau, tes rivières, ta peau froissée douceur sous tes couches en pelure d'oignon. tu as fondu. je grimpais sur ton dos, on brisait les vagues, crevait le ciel. on se lançait des blessures par-dessus la tête aussi. tu étais explosif, j'étais de toi.

nos traits partagés se sont effacés dans ta vieillesse générique. je ne me reconnais plus. ton visage fripé, le voile blanc. un jour je t'ai parlé et le silence est resté. mes mots ne se rendaient plus. un défaut d'usure, ton corps a flanché. tu ne l'admet pas encore de ta voix râpée, mais tes yeux disent tout. un râle nous surprend, brise la monotonie du calorifère. c'est un sursaut dans ta respiration.

ton existence figée dans l'incertitude

tes yeux agrippent mon visage et ils sont pleins de la lumière d'hiver. je le vois, ça bouillonne sous les paupières. tu as encore tout ton amour, il est sur ta langue, tu connais encore mon nom. je te tiens par ces lettres.

une fois, je me souviens, tu as dansé toute la nuit avec maman. vous étiez amoureux. il y avait une envie de fête qui nous agitait tous, mais vous, vous étiez infatigables. tu avais vingt ans devant moi, je te voyais immuable.

comment te survivre

dehors, le vent secoue le vide des arbres gris, soulève les abris tempo. j'imagine le mutisme; les oiseaux se cachent entre les briques.

TON

Manifeste

SECTION 1

12



Visuel par

SOPHIE PERRAS -
VANILLA PICTURE



Écrit par

LAURENCE
DOIN

CORPS

Ses cris ricochent sur les murs déjà fragiles. Ultrasons chauve-souresques.
Les accusations fument de partout, fustigent ton dos déjà voûté.

À quoi as-tu pensé ?
À rien, tu n'as pensé à rien.
Tu subis.

Tu avais pourtant bien tenté d'ignorer le problème.

Le souci ?
L'ennui ?

L'affaire.

Mais te voilà qui attends au milieu d'inconnus aux mille maux.
Ils te postillonneraient fougueusement leur mépris au visage s'ils savaient.
Là d'où tu viens, on se nourrit du malheur des autres à défaut d'un ventre plein.

Un homme bienveillant au visage éreinté te fait morne ment signe d'entrer dans son antre.
Il étend une gelée sur ton enflure. Froideur corrosive.

Souffle coupé.

Ton problème te toise.
Il n'est plus que dans ta tête.

Félicitations !

« Fé »
 « li »
 « ci »
 « ta »
 « tions »

Un désarroi clandestin se trahit dans tes yeux.
Tu as une mer dans la gorge, il en sort un unique
Glou.

Tu as ouï dire que dans une contrée lointaine on t'offrirait un petit bateau.	
Une chaloupe.	Une barque.
Un canot.	Un radeau.
Un kayak.	Une péniche.
Ou même une embarcation de fortune.	

Mais tu fais partie de celles dont le je appartient aux autres.

Alors, tu n'essaies plus de te nager à contre-courant.
Tu fais l'étoile sur une marée haute mouvementée.

Et voilà que ton corps crie désormais ces mots qui se sont noyés dans ta trachée.
Et ils savent.
Et elle sait.

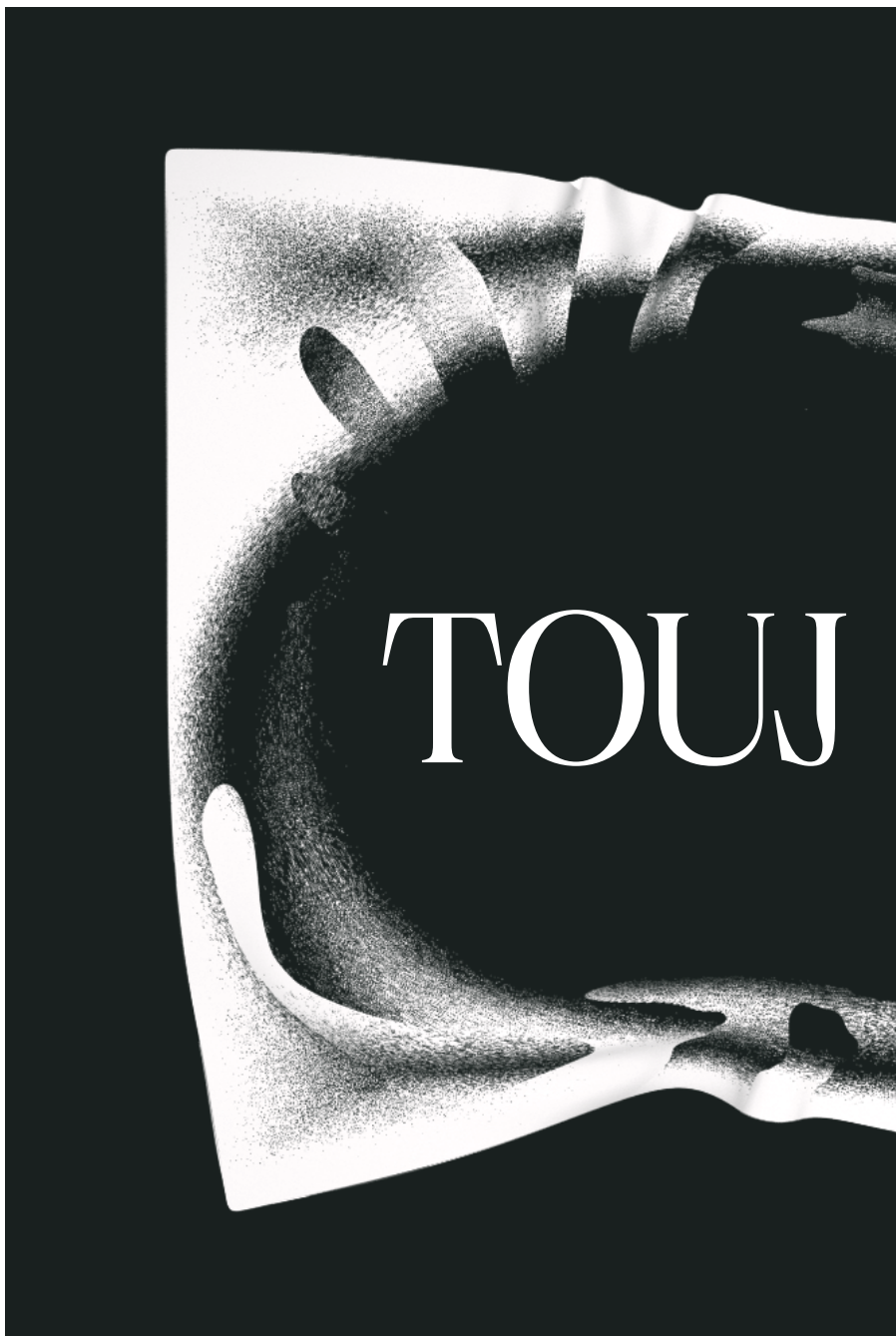
Ta mère te hait, d'une haine noire qu'on ne peut ressentir que dans la boue.
Elle te crache son venin tous les matins. Tu le régurgites dans tes cauchemars.

Tu ne fais plus qu'un avec ton problème.

Glou.



LA MORT



Écrit par

GUILLAUME
FAUCHER

Visuel par

LUC
VERREAULT

SANS

ÉCLOT

Manifeste

SECTION 1

16



OURS



DOULEUR

Il m'arrive fréquemment de faire le même rêve. Un rêve récurrent dans le cadre duquel, après avoir massacré avec sauvagerie un groupe d'inconnus agressifs aux silhouettes indéfinies, je me retrouve incarcéré. *Incarcéré. En prison.* À mon réveil, en sueur, il me faut toujours un bon moment pour chasser l'angoisse dont me charge toujours mon songe. C'est qu'il s'agit sans doute là de ma plus grande peur, de mon unique phobie : l'emprisonnement. Être privé de ma liberté me terrifie. Ce rêve, même après que j'aie retrouvé mes esprits, éveille en moi une pensée, qui, à force, a commencé à m'habiter : je préférerais mourir plutôt que de subir la captivité.

Évidemment, il est bien facile de formuler une telle pensée sachant que je suis si loin de cette réalité qui me confronterait à l'obligation de faire un choix du genre et que, dans des circonstances semblables, l'instinct de survie deviendrait assurément maître de mes choix. Mais je crois que c'est justement ma distance avec la situation de mon cauchemar qui me permet de l'approcher avec une lucidité accrue, dont l'instantanéité du moment me priverait. Je crois être absolument honnête et raisonnable lorsque j'affirme : il ne faut, en aucun cas, être effrayé à la perspective de la mort.

La mort éclot toujours sans peine et sans douleur pour celui ou celle qui la cueille. La mort n'est jamais à craindre.

Personne ne veut souffrir ; tout le monde veut être heureux. C'est une évidence enfantine. J'ose affirmer que le but de l'existence est d'atteindre le bonheur et, conséquemment, de réduire au maximum la douleur ressentie dans le processus. Or, la mort étant par définition l'absence d'existence, elle ne peut être ni plaisante ni douloureuse. Il s'agit d'une sorte de repos dont on n'a, forcément, pas conscience. Le rien. Et qu'y a-t-il à craindre dans le rien ? À l'instar d'Épicure quatre siècles avant notre ère, je crois que nos incorrigibles tendances nécrophobes sont à condamner.

Bien sûr, pour une quantité d'humains, la mort est une idée horrifiante, redoutée. Mais ce que les gens craignent de cette idée du néant n'est pas le néant lui-même. Non : quand on identifie la mort comme objet de sa peur, c'est plutôt l'idée de la solitude, de l'oubli, du froid, du regret, ou de mille autres choses qui nous apparaissent menaçantes, qui nous hante. Bref, une pléthore de sensations ou d'impressions propres à notre expérience terrestre, mais certes pas à la mort puisqu'elle est, précisément, l'absence de sensations. Ce que l'on redoute, ce sont des formes de douleur potentielles qu'on lui associe et non la mort elle-même. On substitue constamment la mort à l'objet réel de notre peur parce qu'il est plus facile, plus rassurant d'appréhender l'immense diversité de notre terreur en une seule image évocatrice.

La mort, donc, n'a rien de mal, ni même de nocif, en soi, pour celui ou celle qui la subit. Le processus qui nous y mène, en revanche, peut s'incarner en une insoutenable torpeur. S'il fallait absolument redouter quelque chose, ce serait plutôt ça : l'agonie. Et c'est bien là le danger de concevoir la mort comme quelque chose à éviter à tout prix, car, à force de vouloir se protéger contre elle, on en vient à saboter la vie, à faire d'elle une atroce et lente agonie à laquelle, pourtant, on se résigne. Quand on préserve, qu'on étire la vie, érigée comme une chose sacrée, sans se préoccuper un instant de sa valeur réelle et quotidienne, sans se questionner sur le bonheur ou la douleur que le fait de la poursuivre comporte, on commet une grave erreur. On fait alors des jours de la personne dont on s'arroge le contrôle, mais aussi de ceux de ses proches, une succession de souffrances. Bébés prématurés sauvés toujours de plus en plus tôt au nom de la renommée d'une institution, aînés qui trépassent seuls, imbibés de douleurs et d'angoisses, avortements refusés qui accablent parent et enfant, générations entières de jeunes gens dont

on sacrifie santé psychologique, droit à l'éducation et flamme de vivre pour asseoir un sentiment de sécurité auprès des économistes et de l'électorat de la classe dirigeante: voilà autant de dérives, excessivement communes, propres à la préservation aveugle et obstinée de la vie. À quoi bon préserver la vie si cela la réduit à une attente plus ou moins longue, vécue au mieux dans une passivité dégradante; au pire, dans d'extrêmes tourments?

Pour s'assurer que la vie ne devienne pas une peine à purger, il convient de la laisser être vécue pleinement et de reconnaître que, lorsque les moments de douleur étant associés à son maintien dépassent – *et continueront à dépasser* – ceux de sérénité, la fin est une alternative parfaitement acceptable et même souhaitable.

Ce printemps, j'étais seul. Terriblement seul. Une sorte d'enfermement analogue à celui de mon rêve me privait à la fois de la liberté d'aller et venir comme je l'entendais et de la liberté d'être entouré. Sans pour autant aller jusqu'à penser à la mort, j'ai beaucoup souffert du quotidien morose et stérile de cette période qui me semblait ô combien éloignée d'une existence véridique. C'était une agonie dont l'issue n'aurait pas été la mort, mais bien le retour à la vie. Or, ce retour se fait encore attendre.

Cet automne, je marche dans les rues de Montréal où, même par un jeudi ou vendredi soir, on ne retrouve plus la douce frénésie qui les fait habituellement battre. Je me demande parfois où sont passées mes raisons de vivre. La démesure, la fièvre, l'audace, le sentiment de totale plénitude qu'une soirée festive avec des gens qu'on aime peut conférer à notre passage sur terre. Puis je rentre chez moi, les joues froides et, alors que je me défais de ma veste en me raclant la gorge, je perçois un léger picotement non loin de ma lurette, sensation que je reconnais comme caractéristique de la possible

menace d'un rhume à venir. Un éclair de crainte fugace me traverse. J'ai une pensée pour ceux qui nous dirigent: mélange de culpabilité, de peur et rage. Puis, je me ravise. Il faut refuser de remettre en question chaque frisson qui nous parcourt, chaque pas qu'on fait dehors. Ne pas le faire serait se laisser agoniser au nom d'une simple éventualité. J'ai une pensée pour ceux qui nous dirigent. Et je me dis qu'il est on ne peut plus normal d'avoir peur de la mort quand on a peur de la vie.



ET CELLE

GABRIELLE DESCHÊNES
ISATIS GRAVEL-LEBLANC
CHRISTOPHE BOUCHER ROULEAU
ARNAUD GOSSELIN
TEXTES ARIELLE DESGROSEILLIERS TAILLON

FRÉDÉRIQUE LEVESQUE
XAVIER TRUDEAU
ALEXANDRE LUCENET
MÉLINA POIRÉ

VISUELS MARIE CHENIER

S DOIGTS.

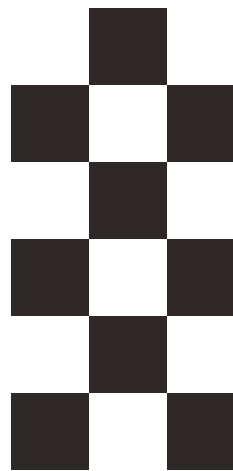
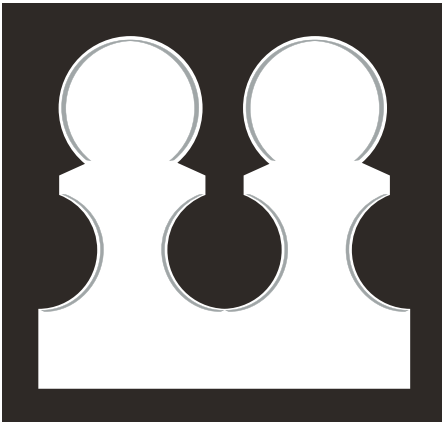
ENTRE LE



*

ON QUINOS

TRICHER AUX



Écrit par
GABRIELLE
DESCHÊNES

Visuel par
FRÉDÉRIQUE
LÉVESQUE

ÉCHECS

L'AUBE Cette lumière-là, c'est de loin ma préférée.
Soleil discret, caractéristique de nos dimanches. Une clarté enthousiaste entrera bientôt par la fenêtre côté rue. Lueurs du jour, les premiers rayons timides grimpent mes murs blancs de prédilection. Ce matin, ceux qui ont l'habitude de ranimer les lève-tôt, ils hésitent. Ciel tabac, c'est poussiéreux dehors.
Soleil de métropole.

PARFUM D'OCTOBRE Ne jamais laisser s'échapper cette grande gorgée d'air emprisonnée dans mes poumons. Cette fraîcheur propre aux matins d'automne, les effluves de thym et poireaux mijotés la veille.

Puis, l'odeur de ta peau moite,
Signal d'un sommeil lourd qui prend fin.

MUTISME Moments sereins, on profite du silence. Ton souffle lent en harmonie avec le vacillement des feuilles au vent. Les cloches résonnent neuf coups rue Saint-Laurent.
À par ça, complète surdité.

«Hey Google!»

Tu joues Getz et Gilberto. Son saxophone me berçant comme ta voix suave, chaude.
Flotte une certaine légèreté, complètement perceptible.

TES IRIS Mon regard vacille entre la ville, la couleur de ta peau et l'encre qui la noircit.
Soleil levant propice à cette courbure qui demande tant mon attention.
Tu me craches le plus doux des regards, d'un vert enraciné, noble.

ÉTREINTE Ta proximité, comme un baume, supprime cette envie de juger mon corps. Au fur et à mesure que tes doigts tracent ma peau, ils la changent en armure. Sans relâche, tu élèves les remparts entre lesquels je me réfugie pour me trouver belle.

Se sentir brave par amour.
Voir, la plus puissante du jeu.

Tu triches aux échecs,
joues mes propres pions et te régales du résultat,
comme un fou, les pupilles dilatées et amoureuses.

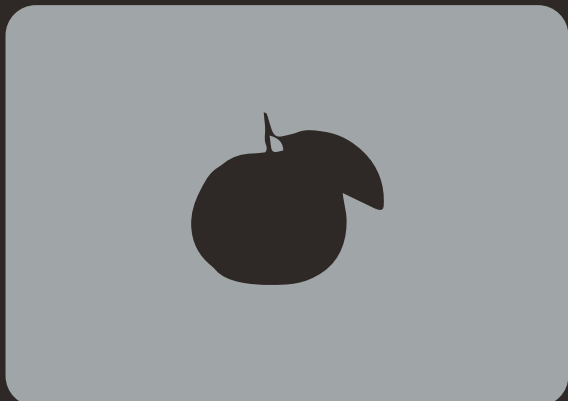
C'est mon tour,
tension palpable, douce mais sensuelle.
Tu te déplaces d'une case et j'oublie comment jouer.

DÉLECTABLE Ton cavalier prétentieux, je veux en connaître la saveur.
Celle d'une consommation urgente, qu'on ne peut remettre à demain.
Fruit de la passion mûre aujourd'hui.
Divinement élus.



BRIBES

Écrit par

ISATIS
GRAVEL-LEBLANC

Automne, Yamaska.

L'air frais me donne le droit d'y vivre toujours et encore et
la grande maison jaune existe

tant que j'existe

tant qu'elle existe

Le bruissement des feuilles et la voix du père qui s'est éloignée, ce
père toujours pareil devant le bardeau jaune en appui sur la jambe
droite les bras croisésLa porte du garage l'enfance grande ouverte « 97.7 chom, the spirit of
rock ! » qui retentit soudainementC'est l'été avec le soleil qui ne fait que caresser les petites jambes
aux poils blonds,des enfants-freckles en tournesols ils regardent le soleil passent les
mains dans les brindilles raides du champ arrière

enlever les chardons qui collent au bas rayés

les chevilles

les cuisses graffignées par les après-midi de course

effrénée entre les boulots le long d'une vieille

clôture abandonnée un ruisseau

jusqu'à la piscine

sauter

le froid instantané

l'apesanteur

Mon père cet automne devant la porte d'entrée qui me dit quelque
chose je ne sais plus trop j'y glisse

c'est cette maison jaune qui appelle

à voir ses grandes fenêtres ses vitraux

à passer nos doigts sur les douces moulures

jouer avec l'orteil à valser le long d'une craque du plancher

sentir les failles et presser plus fort pour vraiment

sentir que c'est vrai que j'y suis à ce moment

Laura rit dans la chambre du haut
appelleLe soleil pénètre par les deux fenêtres toujours
cette chambre illuminée

bleu vert des lits en fer forgé peints en blanc

Son sourire

Et nos devoirs toujours devant nous tourner les

pages devenir adolescentes écouter *For Emma,**Forever Ago* de Bon Iver *on repeat* crier du Tom Odell

prendre en photo ses jambes en longs bas sur le lit

*Only love is all maroon*Éplucher toujours plus de clémentines à côté de
l'ordinateur*Gluey feather on a flume*

Sur les devoirs de géographie

Carte de sœurs

*Sky is womb and she's the moon*Jusqu'à pousser la petite roulette dentelée de la
lampe, l'éteindreLes freckles endormis derrière la neige lampadaire
de février

Mais c'est l'automne qui est réel

Un soleil à demi-mot et papa qui ne dit plus rien

qui attend ma réponse, je peine à

Laura dans la voiture qui veut qu'on aille je

ne sais plus où

je suis

dans la cave la laveuse tourne

le savon infini qui cogne contre la vitre

et les vêtements en couleurs

bleu

blanc

rayé

noir

jaune

rouge

Visuel par

XAVIER
TRUDEAU

pour que ça ne tourne plus
se presser la joue contre les pierres froides et
y être vraiment
la fraîcheur douce du béton contre la paume des mains
des années qui ne nous appartiendront jamais
reconnaître par cœur les défauts du sol, les fissures d'une planche
de *plywood* renversée
tant de fois n'avoir pu résister au dessin clandestin dans la crasse
des fenêtres
qui laissent à peine voir le feuillage
de l'automne
du printemps ?
les meubles en sommeil abandonnés sous les draps
puis retentissent des bruits de robinets qu'on ouvre
de pas des autres au-dessus
poser le pied sur les marches en colimaçon, s'extraire malgré soi

Et toujours le retour à l'air automnal suspendu
les yeux de ce père qui voit que je n'en dirai pas plus
ce que je voudrais souffler n'existe pas
ne vibre que dans l'existence de cette maison jaune
de mon reflet éternel dans ses portes françaises
des rires de Laura qui ne cessent d'aller
s'éteindre aux coins des plafonds
un soleil mourant sur les bouleaux de la cour à l'arrière
de ma mémoire une maison en vitraux
en regards posés
les
sur la
peau rousse
à tout jamais sur
moultures
des enfants-freckles
s'effacent



DIEFFEN

BACHIA

Elle est posée devant moi, prête à être dévorée. Toutes feuilles dehors, elle ne se doute pas que nos sorts sont sur le point d'être intimement liés. Je lui jure que du trou qu'elle creusera en moi naîtront les plus beaux bourgeons du monde. Que c'est elle qui percera ma malédiction, l'abcès qui gonfle en moi depuis trop longtemps. La sève s'échappera de moi, et enfin je serai délivré, libre de marquer ce monde d'un sceau unique, le mien.

Les clochettes de la porte d'entrée ont résonné alors que je glissais mon regard sur la végétation luxuriante envahissant les lieux. Du plafond comme du plancher, des formes les plus simples à la complexité extraterrestre, les teintes de vert passaient de la vivacité lumineuse des jeunes pousses à l'expérience de la forêt noire. La brousse tapissée aux fenêtres tamisait le labyrinthe, rendait exceptionnels les quelques rayons réussissant à s'y frayer un chemin.

La vieille herboriste se tenait immobile au fond de la pièce. Patiemment, elle attendait que je finisse mon inspection des lieux. En m'approchant, j'ai pu enfin voir celle dont on m'avait tant parlé. Ses grands yeux ambrés pleins de vie contrastaient avec les rides profondes de sa peau basanée. À l'aide d'une longue main souple, elle m'a fait signe de la rejoindre près d'un comptoir en bois vieux comme le monde.

Je me suis approché, les yeux gonflés et le front élané par l'insomnie du dernier mois. J'ai sorti la photo fripée de ma poche, l'ai dépliée et l'ai ten-

due à la dame qui s'est tout de suite illuminée d'un air appréhensif. Elle a franchi le rideau en velours noir derrière elle, sa démarche de chat trahissant son âge, et est revenue avec la plante prisée. *Dieffenbachia*, celle qui avait le pouvoir de me faire taire à jamais.

Se joignant à ma contemplation, la voyante a plongé en moi sans dire un mot. Je l'ai laissée me guider, m'emmener dans mes recoins les plus sombres, les plus douloureux, les plus vrais. Ces heures d'éternité où ma plume n'arrive pas à percer la page blanche. Ces longues nuits où les lampées de bourbon ne réussissent pas à allumer mon for intérieur, où les clopes s'enchaînent sans fin, avec pour seul résultat un mal de tête et un tas de cendres évoquant mes espoirs déçus. Affaissé par ce voyage en moi-même, j'ai failli renoncer, battre en retraite vers le monde que je fuyais. Avec un peu de chance, je me suis dit, il voudrait encore de moi.

Écrit par
CHRISTOPHE
BOUCHER ROULEAU

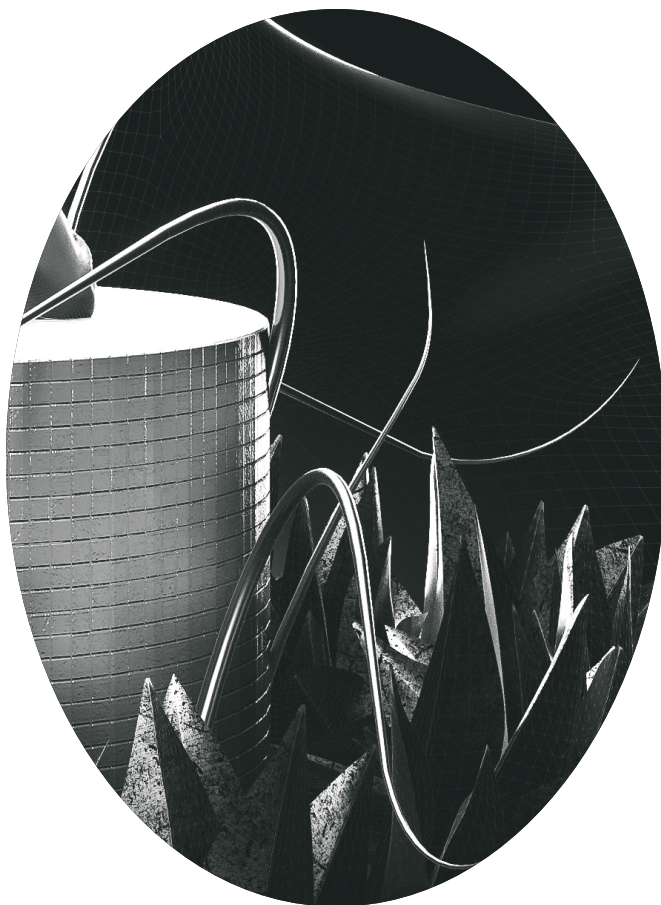
Visuel par
ALEXANDRE
LUCINET



Puis, alors que j'allais rebrousser chemin, son regard plein de promesses m'a hypnotisé près du précipice. Au fond de la noirceur du vide, l'étincelle de mes désirs les plus fous a tranquillement pris forme. Je me suis vu, les yeux dilatés par le démon de la création. Mes mains valsaient avec une grâce inédite, enchaînant les phrases comme jamais auparavant. Mon souffle raccourci soulevait ma poitrine au rythme de mon coeur. Il se débattait au milieu du blizzard d'idées qui me secouait. Stimulés par la tempête intérieure, mes gestes frénétiques me permettaient d'exister, mes racines mettant au monde la vision qui bouillonnait en moi depuis toujours. Enfin, j'étais apte à canaliser cette beauté floue qui me ressemblait, vivante, débordante par la capacité qu'elle possède de nous garder constamment aux aguets.

J'ai finalement émergé de la transe, un air satisfait aux lèvres. Il faisait presque nuit dans la boutique. J'ai échangé un dernier sourire avec la sorcière et ai marché dans les rues aux couleurs d'automne. Comme elles, j'étais sur le point de m'affranchir d'un poids. Porté par la détermination du terroriste, j'ai monté les marches de mon appartement. Les dés étaient joués, et pendant qu'une voie unique s'ouvrait à moi, j'ai savouré les derniers moments d'euphorie du condamné à mort.

Assis à mon bureau, alors que je fourrais les feuilles vertes tachetées de blanc une à une dans ma bouche, j'ai senti leurs racines vénéneuses s'enchevêtrer autour de mes cordes vocales, les asphyxiant jusqu'à la mort. Mes mains ont brandi un verre d'eau glaciale pour me soulager, mais les quelques secondes de répit s'évaporaient bien trop vite, laissant place aux épines invisibles qui tranchaient les amarres m'attachant à mon ancienne vie. Au bout de quelques minutes, c'était fini. Je me suis affalé au sol, parti à la dérive.



La nuit bleutée s'éclaircissait lorsque je me suis réveillé. Envôuté par une énergie nouvelle, je me suis assis à mon clavier, « Document 1 ». Spontanément, mes mains se sont mises à écrire l'histoire de mon ancienne vie, à lui insuffler une romance, une inspiration nouvelle : « Elle est posée devant moi, prête à être dévorée. Toutes feuilles dehors, elle ne se doute pas que... »



LÉO

Manger ma pomme tout seul dans la cour d'école. Dire une blague que personne n'entend sauf Pierre. Pierre qui la répète et qui amasse les rires. Me faire oublier au Carrefour Laval par ma mère. Lancer des roches sur le bord de la rivière. Fumer du *weed* avec mon vieux chien Léo. Ok, je fume tout seul, mais il me regarde et il a l'air d'en vouloir. C'est sûr que je ne lui en donnerais pas. Il est très nerveux et je n'ai pas envie que mon chien fasse une crise d'anxiété pendant que je suis *high sur du gros kush*. La marijuana que j'achète à mon cousin qui habite à Laval est trop forte. Je finis toujours par m'endormir sur le gros sofa rouge de mes parents sans terminer le film et les pizzas pochettes que j'avais entamés. Au moins, Léo peut se régaler en mangeant le restant des pepperonis. Peut-être que je devrais arrêter de fumer. Dessiner tout seul à ma fête. Me ronger les ongles au sang avant un oral sur Victor Hugo. Longer les casiers. Ramasser les feuilles mortes dans la cour de chez mes parents. Avoir la bouche sèche. Être choisi dernier au ballon-chasseur. Dire « excusez-moi » six fois, parce que je suis pressé et que j'aimerais ça pouvoir commander mon sandwich au café du coin sans toujours manquer mon bus. Ce n'est plus vraiment mon bus, parce que j'ai pris l'habitude de le manquer, puisque personne ne m'écoute quand je commande mon sandwich au jambon pas de croûte. Mon bus, c'est celui d'après. Je le sais, parce que je manque toujours le bus d'avant. On s'habitue, j'imagine. On s'habitue aux regards vides. Aux « Ah ! Désolé, j'ai oublié qu'on devait se voir ce soir. On se reprend ? » Aux dîners passés seul à la bibliothèque. Aux demi-sourires. À la caissière du IGA à côté de chez moi qui me demande une pièce d'identité toutes les fois où je veux m'acheter du Nicolas Laloux rosé. Aux personnes qui parlent par-dessus moi pendant les Zooms. Aux filles qui me *swipent* juste parce que j'ai un chien. Merci Léo. À être incognito, bien dans sa peau et recommencer sa vie à zéro. Aux gens qui ne comprennent pas toujours les références à Céline Dion. Moi, je m'y suis habitué. Je dirais même que j'aime ça, être seul. Je peux faire ce que je veux quand je veux. Je peux faire le Goliath cinq fois de suite, parce que j'ai la *Flash Pass*. Apprendre à faire du tricot. Aller voir autre chose que Fouki au Festival d'été de Québec. Je n'ai vraiment rien contre Fouki. J'ai sûrement écouté *Gayé* cent fois pendant que je fumais du gros kush avec mon vieux chien Léo, mais c'est juste que j'ai toujours l'impression qu'il est en train de faire un AVC. Il faudrait lui dire qu'il a le droit d'articuler. Est-ce que quelqu'un pourrait lui organiser un rendez-vous chez l'orthophoniste ? J'en connais une. Elle est fine. C'est elle qui m'a appris à prononcer « Jean-Philippe Wauthier ». Donner une note au craquement des feuilles mortes sous mes pieds. Prendre le métro. Descendre à la station De Castelneau. M'acheter de belles chemises à manches courtes au Renaissance. Danser sous la pluie. Imaginer une vie secrète à Réjean Ducharme. Aller au parc Jarry. Lancer la balle à mon vieux chien Léo. Le regarder courir. Le trouver naïseux, parce qu'il court extrêmement mal. Passer des après-midis complets couché dans le gazon. Écouter le temps passer. Finir ma slush trop rapidement. Sentir le soleil qui rougit la blancheur de ma peau. Regarder les couples de personnes âgées bronzées qui se tiennent la main en regardant les jeunes couchés dans le gazon. Je me demande s'ils me voient. Je ne pense pas. Pour la plupart des gens, je suis un fantôme. Un poltergeist. Un ectoplasme. Une ombre. Un spectre. Un semblant de quelque chose.

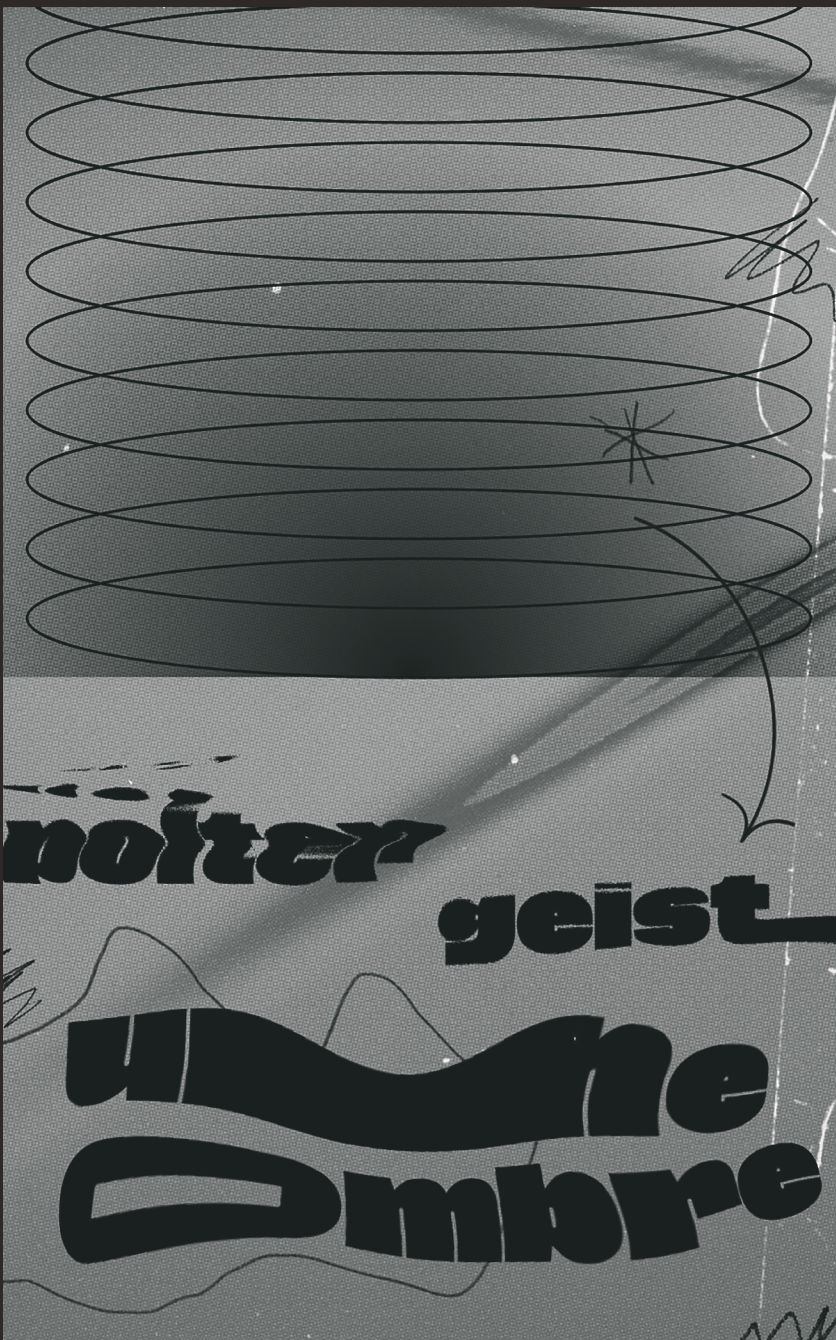
Écrit par

ARNAUD
GOSSELIN

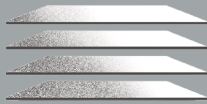
Visuel par

MÉLINA
POIRE

Appelez ça comme vous voulez, mais tout ce que je sais c'est qu'on est bien incognito. Bien dans ma peau. Je recommence ma vie à zéro.



SUB- CONSCIENT



Écrit par

ARIELLE
DESGROSELLIERS
TAILLON

Visuel par

MARIE
CHENIER

INTRUSIF

LES AMANTS: *CETTE CARTE PEUT INDIQUER DES CHOIX DIFFICILES ET IMPORTANTS. VOUS DEVRIEZ ÊTRE PRUDENT...*

Des boîtes partout. Les souvenirs que l'on garde parce qu'ils nous réchauffent le coeur se retrouvent entassés entre des ensembles de draps fleuris et des pantoufles de Noël. Le précieux et le quelconque se côtoient à l'intérieur des quatre faces d'un carton. Aujourd'hui, toutes ces petites parcelles de ma vie atterriront au troisième étage d'un bloc appartement délabré. Vive Montréal et sa crise du logement, mais surtout vive mon ex qui vient de me *crisser* là.

Mes amis, ma famille, le caissier du dépanneur, ils attendent tous que je pleure, que je crie que je pète ma coche, mais rien de ça. Peut-être que j'étais pas vraiment amoureuse dans le fond. Le coeur et la tête en harmonie, j'entame le méchant changement de mon nouvel espace. Ici, je mangerai, j'embrasserai, je pleurerai, je toucherai, je me ferai toucher. Sous ce toit détérioré, le poétique s'entremêlera au désaccordé.

Ma première semaine à vivre seule se déroule convenablement. Je dis bien convenablement, car la nuit, un climat trouble s'installe. Six nuits que je dors ici; six nuits qu'un sentiment étrange m'envahit, une sensation pesante qui s'accroît jusqu'à en devenir complètement insupportable. Le besoin de changer d'air devient criant. À peine arrivée et le besoin de quitter mon appartement s'impose, la ville me suffoque. Direction montagnes et air frais.

L'HERMITE: *VOUS AVEZ BESOIN D'UNE PÉRIODE DE RÉFLEXION INTÉRIEURE, LOIN DES EXIGENCES ACTUELLES DE VOTRE POSITION. SEULE UNE INTROSPECTION PROFONDE ET HONNÊTE CONDUIRA À UNE SOLUTION.*

Les vibrations du bus me bercent, mon regard se perd dans la transformation des paysages. Je ne suis qu'une petite particule abîmée dans un univers incommensurable. La nature a le don de mettre un baume sur les plaies. La petite marche du terminus au chalet confirme mon sentiment intérieur: la ville et moi on ne s'entend plus. Elle me rend malade.

Le calme règne dans le chalet familial, le crépitement du foyer se substitue au ronflement des voitures de la métropole. Avant ma rupture, je l'aimais ma ville. Chaque visage inconnu racontait une histoire intrigante. J'épiais les sourires, les larmes, les sourcils bien taillés, les coupes de cheveux ratées et mon imaginaire s'occupait de leur concevoir une vie grandiose. Tous ces visages me rappellent maintenant ma solitude.

Les jours s'enfilent rapidement, bientôt deux semaines à vivre ici. Les premières nuits, j'ai finalement récupéré mon sommeil manquant, mais au crépuscule du septième jour, cet étrange sentiment m'a finalement revisitée et a décidé de s'installer pour de bon. Il me suit, me fixe, me dérange, me plonge dans un état d'inconfort total nuit après nuit. À 2h22, je le sens près de moi, il veut me tester.

LA FORCE: *LA FORCE EST LA FORME LA PLUS BRUTE DE LA PUISSANCE, MAIS VOUS N'EN POSSÉDEZ QU'UNE PARCELLE. COMME ON POUVAIT LE SOUPÇONNER, SON INFLUENCE SUR VOUS PEUT TENDRE VERS LA LUMIÈRE OU L'OBSCURITÉ.*

Je quitte la campagne.

Je ne crois pas aux esprits, et encore moins aux esprits malintentionnés, mais aucune explication rationnelle ne peut justifier ces hantises quotidiennes. Depuis à présent 48 jours, je ne dors pas, sa présence est trop forte. Il respire près de moi, son souffle haletant résonne sous mes pores. La fatigue me gouverne, tandis qu'il trône dans mon esprit, fort et imposant. Toutes les pièces empestent l'encens, j'ai frotté l'entièreté des meubles avec du sel et caché des gousses d'ail un peu partout, mais rien n'y fait. Chaque nuit, même histoire.

Un retour en ville s'impose avant que je perde le peu de lucidité qu'il me reste toujours. Il viendra à bout de moi.

LA LUNE: *QUELQUE CHOSE DANS VOTRE VIE N'EST PAS CE QU'IL SEMBLE. PEUT-ÊTRE UN MALENTENDU DE VOTRE PART, OU UNE VÉRITÉ QUE VOUS NE VOULEZ PAS VOUS AVOUER À VOUS-MÊME.*

Il me suit, je l'entends. Un peu plus et il me rit à l'oreille. Dès qu'un sommeil profond s'empare de mon corps, le revoilà. Le manque de repos me rend folle; le vrai se mélange au faux et le sombre éclaire la lumière. Comment on se débarrasse d'un esprit sans vraiment savoir si c'en est réellement un?

La pile de carte me fixe. Le petit demi sous-sol empeste les huiles essentielles et les mégots de cigarette, la tête m'éclanche. La liseuse me demande si je veux envoyer un message à l'univers avant qu'elle débute la séance. Je veux la paix, c'est ça que je veux.

LES QUATRE CARTES DEVANT NOUS DRESSENT UN PORTRAIT CLAIR:

QUELQUE CHOSE VOUS SUIVRA. TOUTEFOIS, CETTE CHOSE N'EST PAS DÉTACHÉE, ELLE CIRCULE DANS VOTRE SANG ET RÈGNE DANS VOS PENSÉES. VOUS POUVEZ LA REPOUSSER TANT QUE VOUS VOULEZ; ELLE FAIT PARTIE DE VOUS. CET INTRUS SE PRÉNOMME TRISTESSE ET ON NE PEUT LE CHASSER.

Assise dans mon salon, je pense. Pense à moi, pense à lui. Pense à nos baisers, à nos rires, à nos caresses, mais aussi à nos disputes, aux insultes, aux cris. Je pense et finalement, les larmes coulent.



Manifeste

L'INSTANT

SECTION

33

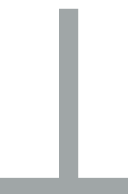
LE DÉBUT

TEXTES

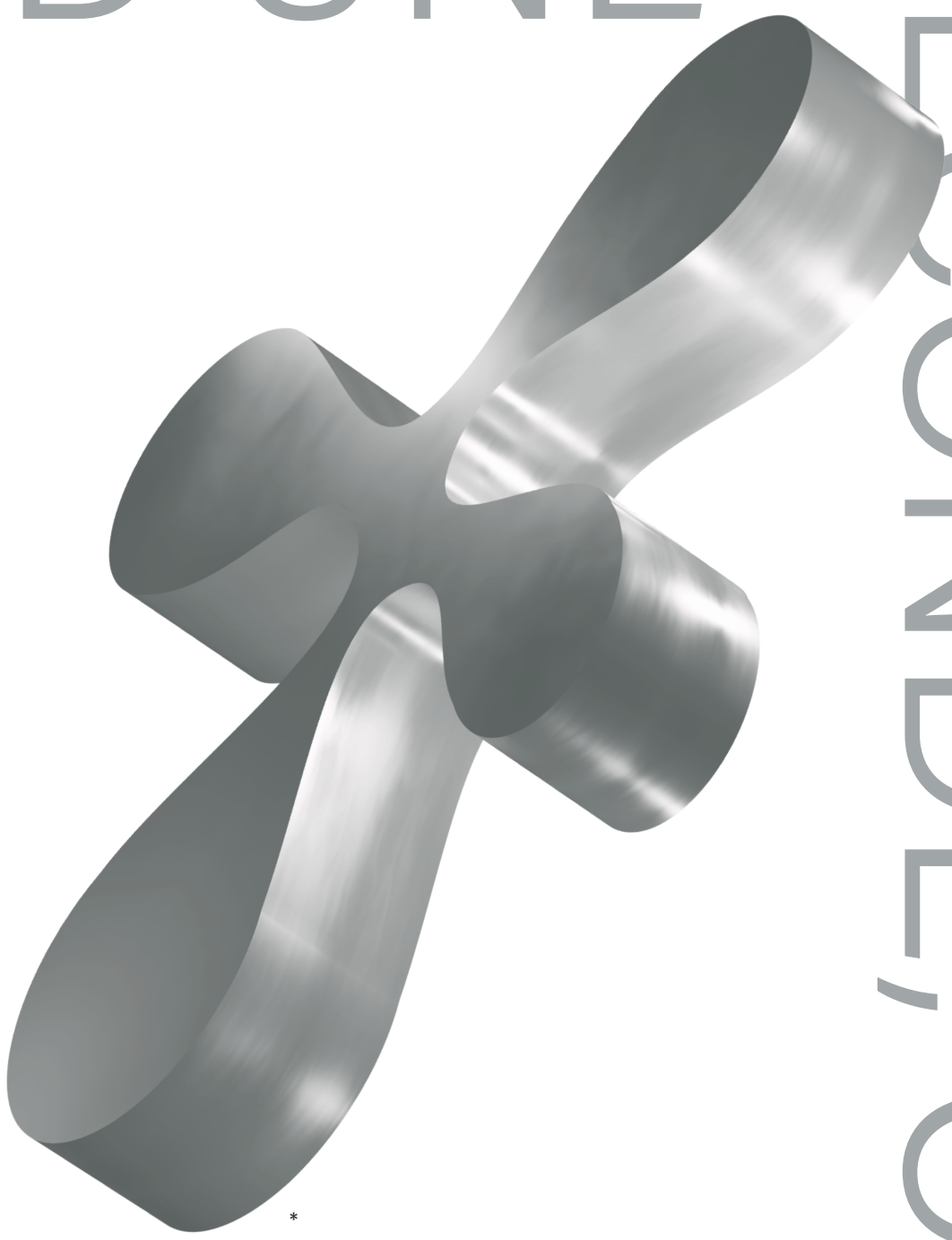
ROSE SAUDRAIS
RAPHAËLLE QUERRY
SIMONE TREMBLAY BENOIT

VISUELS

EMMANUELLE DESFOSSÉES
MALAVIDA
ALEXY PRÉFONTAINE



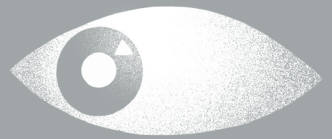
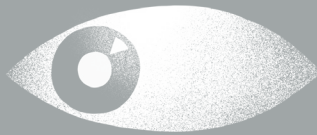
D'UNE RETTIEN S SECONDE, ON



*

DÉFAIRE LE LIT

Un pont qui se tend en prisme de métal vert compliqué. La route droite, sa descente et sa remontée des deux côtés de la rivière, la trajectoire à éviter des voitures, les yeux à gauche, à droite, à gauche. Des chats morts, souvent, d'avoir voulu passer. La route comme une bande qui se termine à ses deux horizons, comme un tronçon absurde. Mais surtout en arrière, en trame la rivière, ondulatoire, ses troncs précipités, sa fraîcheur de vase sous la lumière. Ses mouvements de fond où ne pas plonger, mais vouloir, vouloir. Encore la route. Quelque chose comme trois poteaux de téléphone entre la maison et la rivière, dix minutes de petites jambes au bord de la route pleine de trous, la marche chaque fois un jeu avant le jeu.



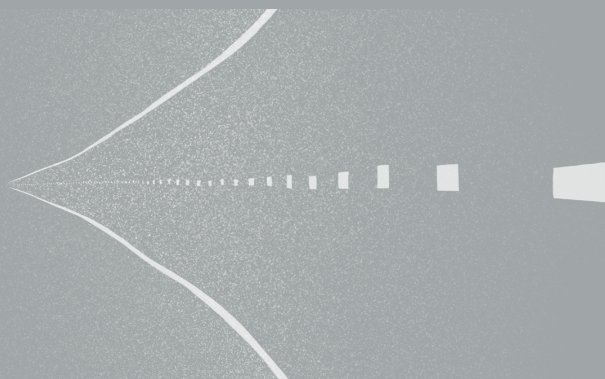
Écrit par

ROSE
SAUDRAIS

Visuel par

EMMANUELLE
DESFOSSÉES

L'enfant est au bord de la rivière. L'enfant est sur le point de tout, de l'eau brune, étroite, l'eau frise la berge et les sandales à velcro. Quand il pleuvra, les bouillonnements reprendront presque trop rapidement, comme si la rivière savait qu'avec les premières gouttes il faut grossir. L'enfant regarde le courant, des semelles glissent en patinage sur la boue. Elle aimerait savoir combien de grenouilles, se demande combien de litres de grenouille pour combien de litres de rivière, un calcul impossible. Et la rivière continue de rouler, l'eau nouvelle force le mouvement. Une paume descend vers la fraîcheur, quand il ne reste presque plus d'espace entre elles c'est la collision, la gravité leur interdit d'être très proches sans se mélanger. L'enfant se dit *c'est maintenant*, que personne n'est là pour dire non.



J'ai l'impression de quelque chose qui court, c'est un frémissement, la rivière est permise, elle se laisse modeler, elle est indifférente. Les pieds ont gardé leurs sandales. La peau imperméable a ouvert la longueur fluide, les pieds n'arrêtent rien, la mécanique de l'eau s'est réassemblée souplement. Tout bouge encore. Les roches grises et le corps qui joue sont les mêmes pour la rivière. Il y a un saule, une odeur douce, l'instant avant de faire basculer la tête. Je vois mon corps plié en coude qui se porte vers le fil d'eau. Ce n'est que la pointe des cheveux qui danse des signes ronds sur la surface. Avec les secondes la tête s'alourdit de sang et du désir de lutter, de faire tenir encore l'image retournée.



QUELQUE COMME 10 L'ÉCHELLE

Écrit par

RAPHAËLLE
QUERRY

Visuel par

MALAVIDA

i. fusion

je proclame la cristallisation de tout ce qui coule en moi
cette hémorragie sortie des fissures
de mes arbres géologiques
une fouille achamée
par tous les moyens chercher
à soi, une chambre MAGMAtique.

tout fluide de la colère susceptible
de devenir une ébullition des nomenclatures

est MAGMA

je protesterai aux tremors

de tout mon être en érosion:

MAGMA

tout effluve de la tristesse susceptible

d'élever au cratère le vulnérable

est MAGMA

je revendiquerai ce qui est perméable

au plus creux de mes entrailles en névralgie:

MAGMA.

ii. refroidissement

« mélange confus, inextricable de choses abstraites »

je ne sais jamais par où commencer

j'oscille le quelque part

entre le point de départ

et celui d'arrivée:

MAGMA

je me suis sédimentarisée

juste à moitié

ma nappe erratique

toujours sur le point de déborder

j'occupe un territoire inondé:

MAGMA.

mes amertumes, je les dépose

couche après couche

mes confiances en strates de talc

friables sous les ongles

sous la pression je me liquide:

MAGMA

iii. consolidation

attendre quotidiennement le Big One
quelque chose comme dix sur l'échelle de Richter
mon corps un trou béant de vertiges
sur des kilomètres fatigués
mon corps en faillite de San Andreas;
se fraie un chemin, le MAGMA

j'attends le matin tous les jours
celui où je me ferai cascade
celui où je me ferai geyser
celui où je me ferai Vésuve
j'attends le matin tous les soirs;
par la cheminée, le MAGMA

par l'attente on me pensait éteinte
je n'étais qu'en somnolence
c'est qu'il m'aura fallu plusieurs sommeils
pour m'épancher des étreintes
et réveiller mes promesses d'incendie;
libère le panache, le MAGMA.

iv. éruption

ce matin sulfurique, je régurgiterai mes prières
je serai cascade je serai geyser je serai Vésuve
je suffoquerai les rengaines
j'enterrerai mon cœur anthropocène
et je jaillirai de mes profondeurs,

ce matin métamorphique, j'embrasserai mes cendres
je serai amiante de Pompéi
j'enlacerai le sensible
j'embraserai le fragile
et je renaitrai de mes sangles,

ce matin sismique, je déposerai mes larmes
je serai tremblement de mes taires
j'ouvrirai la bouche
je déliera ma lave
et j'avalerai tout sur mon passage :

MAGMA

CHOSE SUR DE RICHTER



À DIEU VIT !



Écrit par
SIMONE
TREMBLAY
BENOIT

Visuel par
AEFORIA

C'est une histoire qui s'écrit par la main d'un mythomane, calligraphie effacée. Car bien que nos mensonges sont crus, ils me permettent ta tristesse virulente. Triste romance, mais n'en demeure, romance.

À DIEU VA!

Mon chagrin chuchote mal aujourd'hui. Il a croisé notre dernier adieu au détour d'une ruelle. On rencontrera d'autres adieux dans cette vie-ci mais celui-ci s'écrit à voix haute et ne mâche pas ses mots. J'aurais voulu qu'on ne me le présente jamais, mais maintenant qu'il est devant moi, je crois que nos âmes se reconnaissent, souvenir fièvre. Son pouls hurle jusqu'au mien et mon chagrin rougit. Voilà que je chuchote mal moi aussi, l'ironie d'un adieu qui se présente.

À DIEU VIT!

Mythomane se renverse, c'est devenu nocturne pour la première fois, la première fois qu'une lumière était réverbère. Les ombres parlent et leurs murmures se troublent. Elles nous susurrent à l'oreille les secrets cryptés de la nuit (apparemment la lune est bilingue et les pléiades ne sont pas réellement soeurs). On apprend à devenir ombre nous aussi. En dansant à la surface des murs, on comprend que cette histoire vibre dans la vérité du sombre. Et bien que cette vérité soit seule, elle est surtout nôtre. Car enfin, on existe dans le silence.

ADIEU!

« Je me souviendrai de cette conversation »

peut-être bien que c'est elle qui se souviendra de nous.

NOUVEAU.

GENÈSE



PROPOSÉ PAR MATHIEU ARNAUD
JULIE LE TALLEC
ADÈLE RICO-LAMONTAGNE
ARIANE DUPUIS

TEXTES

RAPHAËL TREMBLAY-BOUCHARD
CATHERINE ET CHARLOTTE
MARIE-MICHÈLE BOUCHARD
MYRIAM PILON-DOMENACK

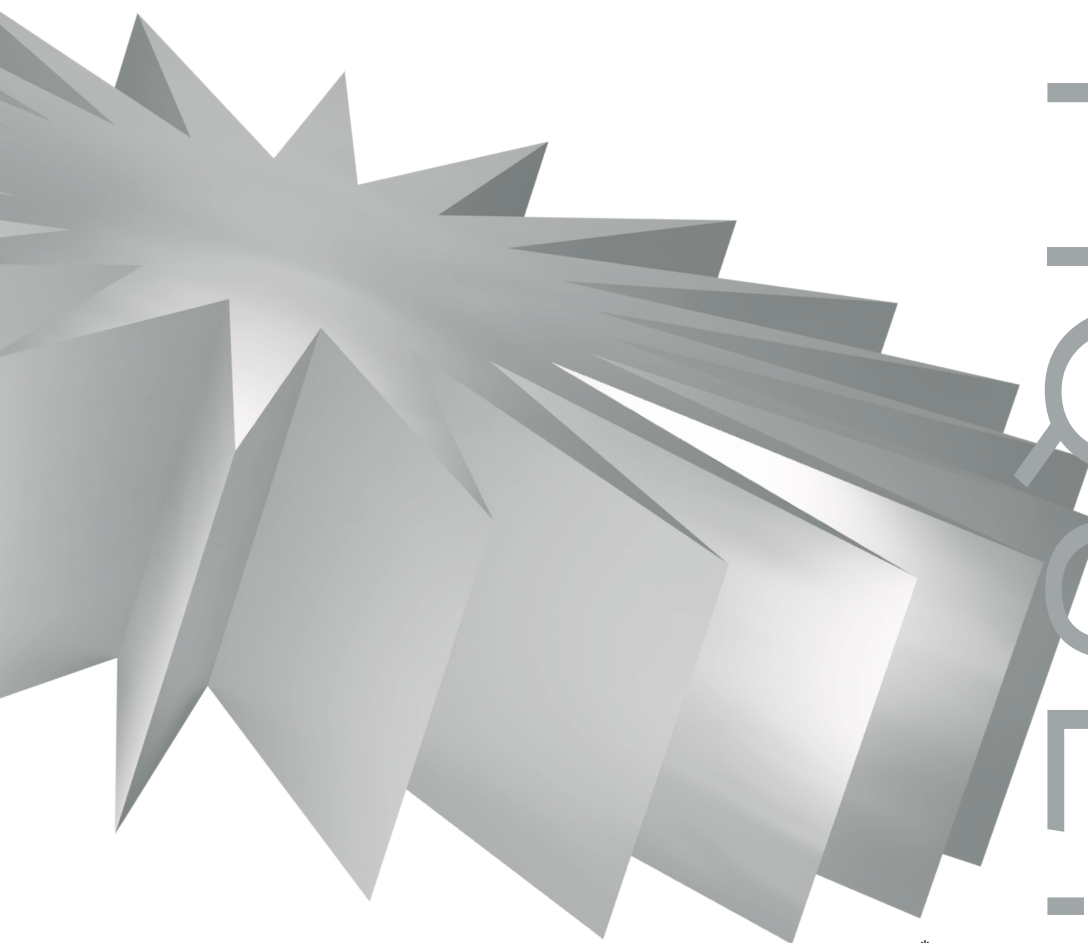
VISUELS

ERS À

ENTRO-

PIQUE!

L'UNIVER



*

MANIFESTE POUR UN

Visuel par
RAPHAËL
TREMBLAY-
BOUCHARD

Écrit par
MATHIEU
ARNAUD

ART-VIRUS

L'ART DOIT S'OBLIGER,
AVEC GRAND FRACAS,
D'ÊTRE AUX
AVANT-POSTES DU
RENOUVEAU ET NE
PAS ÊTRE À LA TRAÎNE
EN ACCEPTANT
D'ÊTRE CE QU'ON
AURA BIEN VOULU
FAIRE DE LUI.

Nous souhaitons proposer un art-virus qui se propagera comme la *COVID-19*, sans poser de questions, sans demander la permission et qui, par sa puissance et son invisibilité, changera le monde. Un art qui balaiera d'un revers de main un ordre du monde désuet dans lequel, force est de constater, rien ne fonctionne.





Voici les principales
suggestions pour
l'art-virus :

N°01 → *L'auteur*

- A** L'auteur mort et non ressuscitable : au-delà de redéfinir sa contribution lors de la création d'une œuvre, nous voulons qu'il disparaisse. Nous voulons finir ce que d'autres ont commencé. Nous proclamons sa mort, mais nous brûlons aussi la terre dans laquelle il est enterré. L'art-virus ne connaît pas d'auteur, n'identifie aucun créateur. Tout au plus nous parlons de moment zéro dans la vie d'une œuvre, sans sacraliser l'instant qui l'a vue naître.
- B** Puisque nous réfutons l'idée de signature, nous supprimons les droits d'auteur. Il n'existe plus d'artiste professionnel qui puisse tirer bénéfice de ses créations. L'amateurisme et l'anonymat sont favorisés. Seule compte la beauté du geste.
- C** Fin des dynasties d'artistes : aucun laissez-passer n'est accordé aux enfants d'artistes. Tous les reflets du monde méritent de s'imposer aux yeux fragiles. Tous ont des choses à révéler sur le monde et doivent être entendus avec le même enthousiasme ou le même dégoût par le reste de la société. L'artiste n'existant plus, l'enfant d'artiste disparaît aussi.

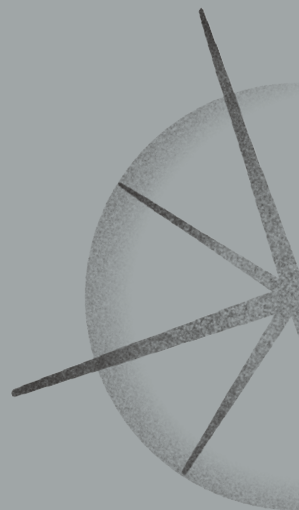
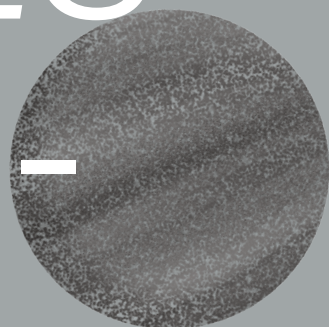


- A** L'oeuvre est au centre de tout : l'oeuvre se diffuse, l'oeuvre se transforme, l'oeuvre est vivante. Il n'y a plus d'auteur donc l'oeuvre se rend disponible aux ajouts de tous. Que ce soit dans la seconde qui suit sa création originelle ou des années plus tard, l'oeuvre ne sera jamais considérée comme finie et les additions seront sans cesse encouragées. Les siècles, loin de participer à sa sacralisation, n'auront alors pour but que de poser sur elle des mains qui façonnent et des esprits qui déforment.
- B** Relocalisation de l'art : obligation d'organiser des manifestations artistiques à l'échelle des quartiers. Un quadrillage pertinent des villes, de rue à rue, où les habitants sont partie prenante à la création du spectacle, qui est, évidemment, en accès inclusif, facilité et gratuit.
- C** La censure est à bannir définitivement : la critique de l'art est encouragée, les discussions sont saines, même la destruction d'une oeuvre (si cette destruction elle-même est un geste artistique) s'envisage. En revanche, la condamnation d'un individu et/ou de l'oeuvre qu'il a initiée doit cesser immédiatement.
- D** L'autocensure est un fléau : c'est le geste créateur en lui-même que nous voulons démocratiser et promouvoir auprès de TOUS les individus. Nous croyons que tous les maux de toutes les sociétés peuvent se régler par l'art. De même que personne ne peut contrôler ses rêves ou les empêcher d'exister, personne ne doit s'interdire dans son expression. L'art est aussi naturel que de respirer ou de rêver. Ce sont les pouvoirs politiques et les orgueils des artistes qui se sont succédés dans les siècles derniers qui ont fait de l'art une expression réservée. L'art-virus fait de tous les individus des artistes. Le monde n'en sera que meilleur si ceux qui se briment habituellement se pensent dignes de s'exprimer et réapprennent à le faire dans une oeuvre. Ils individus-artistes regagneront une faculté propre à la race humaine et les oeuvres ainsi créées participeront à une meilleure compréhension du monde.
- A** Les humains peuvent être confinés, mais pas l'art. Tous les moyens doivent être utilisés pour que l'art puisse circuler. Les nouvelles technologies sont alors encouragées : par exemple, le téléchargement de toute oeuvre n'est plus illégal, mais facilité.
- B** Les musées ne sont plus des temples à la gloire du passé qui sacralisent les oeuvres et les figent à tout jamais dans le temps. Ils deviennent des lieux de rencontres privilégiés entre oeuvres et humains, dans lesquels les oeuvres perdent leur pédanterie, ne sont plus intouchables et invitent à la création (elles pourront ainsi se faire améliorer ou détériorer au gré des envies du public).
- C** L'art n'est pas une marchandise : interdiction du commerce de l'art. Aucune oeuvre ne saurait appartenir à un seul être humain, ce qui entraîne automatiquement la fin immédiate des collections privées. Les oeuvres doivent être restituées au collectif, sans mention du nom des donateurs (qui sont effacés des salles des musées sur le fronton desquelles ils sont trop orgueilleusement inscrits). Les oeuvres font partie du patrimoine mondial et ne doivent être en aucun cas le marqueur d'une hiérarchie sociale.
- D** Nous visons plus que la gratuité : nous voulons un art qui invite à sa rencontre et met tout en place pour que tout le monde puisse y avoir accès. L'art-virus n'a aucun problème à envisager la rémunération des spectateurs, contrairement à celui des auteurs.

L'art-virus aidera à la libération de l'expression artistique et à la création d'une oeuvre-monde : une oeuvre qui contiendra toutes les autres. Nous souhaitons que l'art-virus se répande le plus rapidement possible et que tous les peuples s'en emparent, qu'il s'infilte dans toutes les strates de la société pour qu'il la change à son tour. Il est temps de nous atteler à la plus grande création qui attend l'humanité, un monde-oeuvre.

Prenez ce texte, brûlez-le, réécrivez-le, marchez dessus. Oubliez-le, qu'il vous obsède. Accrochez-le sur les murs de vos chambres. Chantez-le dans les mariages. Qu'il devienne la prière qui baptise vos enfants ou qui enterre vos morts. Riez-en ou méprisez-le. Faites-le vôtre. Il appartient à tout le monde. Il n'appartient à personne. Il est le moment zéro.

PELUCHES MOUTON- NÉES BOUTON- NÉES



Écrit par

JULIE
LE TALLEC

Visuel par

CATHERINE CAMIRÉ
CHARLOTTE BOISCLAIR

Il était une fois une petite histoire dans une petite chambre rose d'une petite campagne. Une petite terre aux allures fières qui cachait, sous d'immenses lustres somptueux argentés, une grande dynastie dansante. Une petite chambre, d'une petite fille, remplie de petits toutous, là où une petite couronne trônait au-dessus d'un majestueux monument stupéfiant. La chambre d'une petite fille nommée Lily, une petite reine remplie d'espoir qui ne voulait pas rester cachée éternellement...

LILY *entrant en trompe (pas d'éléphant cette fois-ci), Pshhhht. Pshhhhhht. Monsieur Babouin, réveille-toi ! Pshhhht. (Aveuglée par une flamme ondoyante qu'elle souffla aussitôt) Aille ! Punaise !*

MADAME PUNAISE Lily, suffit !

LILY Ma petite chérie, je croyais que... Ah ! Madame Lapine est-ce toi qui viens de passer ? Où es-tu ? J'ai une grande annonce à faire ! *(Cherchant dans le noir une source de mouvement, chose inespérée.) FERMEZ VOS YEUX, FEU, FEU, FEUX (follets) !*

Elle tapa alors dans ses mains solennellement et c'est ainsi qu'une des chandelles suspendues aux lustres s'alluma, créant ainsi une partition illuminée dans l'atmosphère mystérieuse du matin. Une grande fenêtre au mur du fond s'éclaircit afin d'y afficher un magnifique champ où les tournesols levaient les yeux vers le soleil... C'était l'orchestre scintillant de la vue enchantée... Le rêve naissant de tout enfant d'accourir dans ces herbes harmonieuses sans y craindre d'être ébloui.

MONSIEUR BABOUIN Madame Poney, réveillez-vous ! Où sont les petits poulets ?

MONSIEUR POULET Cessez d'user de ce surnom, je suis à deux ailes de changer de nom !

LILY Pshhhhhht ! Dépêchez-vous, magnez vos popotins, j'ai une grande nouvelle !

Une grande nouvelle pour les enfants du monde entier qui devaient s'éclipser depuis plusieurs mois déjà des grands méchants rayons de Monsieur Univers. Rayons qui affaiblissaient la lucidité de leur tête marmot(te).

MADAME LAPINE Lily, le code d'urgence : « FERMEZ VOS YE/ »

LILY Pshhhhhht !

MADAME LAPINE NE PEUT ÊT *(se ressaisissant)*...re mentionné outre une urgence extrême. « E-X-T-R-Ê-M-E ».

Une grande vague créa une assemblée autour du trône, éclaboussant la (petite) tranquillité qui triomphait. Une immesurable assemblée de minimes peluches rassemblées autour d'un vaste lit douillet.

LILY Madame Lapine, trêve de plaisanterie, avez-vous votre crayon en main ? Bien. Madame Pieuvre, lancez l'encre, je déclare la séance ouverte !

TOUS Nous secondons !

LILY *droite telle la loi*
Bon. Comme vous le savez, depuis plusieurs semaines déjà, le vent souffle autour de nous et nous emporte dans de nombreuses confidences. Vous vivez sous la peur, regardez les extérieurs sous l'abri de notre grandiose château et rêvez la nuit d'y compter vos amours.



Alors, pleine de bonne foi, je me suis faufilée cette nuit à la capitale culinaire pour y goûter les pâtisseries violettes, bleutées et rose thé spécialement conçues par la cuisinière que j'affectionne et dénomme ma mère. Flamboyée encore par ces arcs-en-ciel inextricables, mais délectée par mes excellentes papilles, j'y ai goûté... Fermant les yeux et ouvrant la bouche, ma langue s'est alors heurtée à une chose... Yeux ouverts et langue sortie, j'y ai découvert...

Calcinage
Ornée
Vérité
Illustrée
Dé-to-na-ti-on

Mes yeux avaient trouvé une feuille enfouie du journal d'aujourd'hui. Tous ces mots avalés par ma vue aveuglée créaient une avalanche déboulante dans mon coeur souffreteux.

Une tornade d'exclamation fut lancée dans l'air ! Rat(te)-de-marée, consumer une petite lumière... Petit à petit...

LILY Je sais, tout s'assombrit ! Mais, ouvrez vos grandes oreilles ; au chant levant des coqs, ne somnollera nullement dorénavant le soleil. Dès l'aurore, il brillera de mille feux, se prélassant au-devant des petites créatures enfermées, prises aux pièges, perspective dédoublée !

La peur prit soudainement racine sous les pieds (ou palmes) de tous et griffa l'ambiance étincelante (désolée pour Madame Poney aux sabots inconcernés...).

MONSIEUR BABOUIN N'ayez crainte ! Sous ma dure carapace (*plutôt douce devrais-je dire*) se trouve un petit génie sans herbe ! Illumination me séduit, nous devrions sortir aux yeux camouflés d'une vitre pour ne plus voir cette étoile qui nous brûle.

MADAME PIEUVRE *enlacée dans ses tentacules,*
Et si nous portions fièrement des lunettes fumées ?

MADAME LAPINE *outrée*
Je ne suis pas du saumon, la fumée ne me va point bien ! Je suis plutôt bonne cuite !

MONSIEUR BABOUIN *à lui-même*
Vieille pieuvre qui mériterait d'être frite ! (*Vers Madame Lapine*) Non ! Fumées pour teintées !

MADAME LAPINE Cela nous protégera des éclabousses rayonnantes ?

MONSIEUR BABOUIN *babouinant, babouneur, babouiné : il se parle à lui-même : un babouin sans aouin*
Cacher nos yeux (*ou boutons pour les plus piteux*), c'est la seule solution d'une inspiration clairvoyante, poumons roses et propres dans nos corps frêles et sombres...

LILY éclairée
Madame Lapine, j'ai un plan. Vous serez chargée de la première mission : faire tourner cette preuve écrite dans l'eau. Nous éviterons à tout prix d'y laisser des traces afin de créer un mouvement plus fort que la plume. Flamboyés par les lueurs orangées, nous serons réunis dans le champ, brûlant d'affection pour nos amis et nounours attachants. Dans les maisonnées voisines, nous protégerons sublime puissance, veilleuse charmante.

MADAME PIEUVRE *poussant l'ancre d'encre*
Oh ! Tout cela est siiii excitant !

LILY Pour la première fois, nous sortirons au plein jour et nous entraiderons. Plus de cabanes en cachette : nous allons ouvrir nos coeurs et éclaircir cette ville ! Sous cette brillance astrale se dessineront des Cerfs-volants, cordes à sauter(*erelle*) et trop-tinettes magiques !

TOUS Je veux peindre au-dessus des anges, sous ces sombres nuages, des arcs magnifiés par les teintes colorées ! UNE... DEUX... TROIS :

S O L E I L
 S O L E I L
 S O L E I L
 S O L E I L

Tous s'envolèrent à cet instant précis, au centre des fleurs, aveuglés par la conscience, cette chaîne d'entraide créa au fond des coeurs brisés une flamme d'euphorie et une lueur d'espoir. Oubliés les soucis et les petites craintes : c'est tissées ensemble que Lily coudra ses petites peluches pour y créer . . .





MATIÈRE GRISE

Visuel par

MARIE-MICHÈLE
BOUCHARD

Écrit par

ADÈLE
RICO-LAMONTAGNE

Il était une fois une bataille pour notre attention que gagnent les choses qui brillent, les couleurs franches, les réponses claires et les garçons sûrs d'eux-mêmes. Le règne du tape-à-l'oeil, du certain et de l'immuable. La loi du plus fort, que celui qui discrédite le mieux l'autre gagne. À l'ère des bons et des méchants, du vrai et du faux, du tout ou du rien, on ne prend plus la peine de faire semblant qu'on vit ailleurs que dans un mauvais film américain. On est saouls, on court vite et on sait tout. On oublie d'être pompettes, de faire des détours et de ne pas savoir. Il n'y a plus de place pour ce qui pourrait exister, on donne raison à celui qui prend le plus de place. On passe à côté des mots sur le bout de nos langues et des sourires en coin. On laisse échapper la fécondité de l'incertitude et la beauté du liminaire. On se laisse reconforter par les vérités toutes faites et les pubs ciblées.

C'est l'histoire d'une autre histoire, de celle qui ne s'écrit pas noir sur blanc, qui n'est pas le nez dans le visage, le bleu du ciel. Ce je-ne-sais-quoi qui naît dans les zones grises, les pores de la peau et les aurores boréales. Entre chien et loup, dans les angles morts, à l'adolescence. C'est ce qui réside dans les feux jaunes, les banlieues, dans l'ambiguïté, entre l'amour et l'amitié. Un récit qui n'existe pas sur le boulevard Taschereau, au Centre Bell, au Costco. Qui appartient aux ruelles, aux ventes de garage et aux cabanes dans les arbres. Cette phrase qui commence par être minuscule, qui se promène au coin de cette rue qu'on ne peut traverser qu'en voyant plus loin qu'à gauche et à droite, dans ce texte qu'on lit entre les lignes plutôt que de haut en bas.

Ses premiers pas font craquer le plancher des 4 et demi, on les suit jusque dans les cours arrières, dans les terrains vagues et les cul-de-sac. On attrape par bouche à oreille, en tête-à-tête, cette trame sonore d'un film encore à écrire. Cette petite voix qui sème le doute dans les yeux du plus convaincu. Le balbutiement d'un vacarme qui s'invite dans ces conversations, autour de quelque chose de simple, d'un presque rien, à la bonne franquette, et d'une bouteille de vin. Un silence après une mauvaise blague, un «laisse-moi parler j'avais pas terminé». L'ami d'ami qui veut savoir si on a «des origines», l'oncle qui dit qu'on serait plus belle avec un sourire, des yeux levés au ciel. Des mamelons qui narguent la phobie des bretelles spaghetti. Des éclats de rires dégoûtés de la neige à Pâques, de la «diversité» à la télé, des *dick pics* non sollicitées. Les débats se fatiguent du *made in china*, des pipelines, des fausses nouvelles et des radio-poubelles. Nos voix de fin de soirée s'efforcent de ne pas casser contre les «y'a pas de racisme systémique au Québec», face à ces pas-racistes-mais, qui ne sont pas homophobes parce qu'ils ont un ami gai, ou à ces hommes, qui n'ont violé personne, parce que c'est leur mère qui les a élevés.

Éclate de cette rumeur qui fait de plus en plus de bruit, de ces questions auxquelles on ne peut répondre par oui ou par non, une langue dont la porte sera toujours ouverte. Une pensée qui prend son courage à deux mains et vit à voix haute, qui n'appartient à personne, mais à tout le monde, qui parle pour elle-même mais ne se prend pas pour une autre. Un discours aux airs de micro ouvert qui se donne le droit tout dire même s'il n'a l'air de rien. Des enfants qui parlent fort et des parents qui s'excusent quand ils ont tort. Des professeurs qui peuvent se tromper et des politiciens qui changent d'avis. Un peuple qui parle sans lever la main. Une marée humaine qui glisse entre les doigts du dogme, qui bégaille, se contredit, perd ses mots, qui doute, change d'idée et a quand même raison.


Entrent sans frapper, se fauflent entre les *selfies* et les photos de caméra jetable numérisées, ces vidéos qui émergent comme autant de pointes d'iceberg, qui s'infiltrent parmi le trop beau pour être vrai, entre les doigts de ceux qui se servent de leurs propres mains pour se bander les yeux. Ces morceaux de vérités volés au silence, arrachés à l'invisible, nous enfoncent notre déni dans la gorge. Ce n'est que le souffle coupé qu'on réussit à se taire pour écouter ceux qu'on oublie qu'on a oubliés, que s'impose ce devoir de nous battre pour tout ce qui n'a pas été filmé, contre ceux qui tuent, alors qu'ils devraient protéger. L'urgence de virer à l'envers ce monde en forme de fin du monde, qui ressemble à une grosse publicité.



C'est une alarme qui résonne jusque dans le plus confortable des salons, un instinct de survie qui réveille en sursaut, qui empêche de fermer les yeux, de regarder ailleurs, d'être en parallèle, dos à dos. Coin Berri/Ste-Catherine, des cris qui parlent au « je », une rue qui est à nous. Une masse mouvante sort de nulle part et arrive de partout. Prendre la ville dans ses bras, dans le creux de ses mains, pour contourner l'impasse à la jonction de nos impuissances. Pousser dans le dos d'une foule en panne, d'un pouvoir qui stagne, du statu quo. Déboulonner l'Histoire, redessiner la nôtre sur les murs du Centre-Ville. Faire tourner le vent à coup de poings dans les airs. Marquer le territoire de nos traces de pas éphémères. Faire écho à ce qu'on tasse dans les coins, à ceux qu'on écoute d'une oreille. Faire de nos corps le cri d'un chœur qu'on est forcé d'écouter. Une gang de *nobody* qui devient quelqu'un, un bouclier humain. Des idéaux qui barrent les rues, sur lesquels on frappe à coups de matraque, des désespoirs qui restent debout, qui prennent toute la place. Ce ras le bol qui crie plus fort, pour que plus personne ne l'ignore.

C'est l'histoire de cette histoire qui se raconte en cachette, hors du langage, dans l'entre deux mots, sculptée dans les retailles de la certitude, peinte avec les doigts, écrite à plusieurs mains; de ce discours qui déborde, entre mitose et convergence, qui occupe, de son rêve, la réalité, dont l'ambivalence envahit la vérité.

C'EST L'HISTOIRE
DE CETTE HISTOIRE
VIVANTE QUI NE FINIT
JAMAIS DE FINIR,
SE LAISSE RENÂÎTRE
D'ENTRE SES LIGNES,
SE RÉINVENTER,
SE RÉÉCRIRE.





j'ai deux jambes

pleines d'ecchymoses qui me tachent les genoux
quand je gravis de misère le podium
que tu t'es construit sur mesure
mais j'arriverai toujours à l'escalader
je suis faite de cicatrices
et de patience

j'ai des mains

pleines de trous
je les ai rapiécées de nuages
et mes poings levés bouchent le ciel,
maintenant

j'ai une bouche

élastique,
pleine de rire et de culbutes
elle ne t'attend pas pour se tendre
elle ne t'entend
pas

j'ai une voix

et ses cordes sonnent moins faux
depuis que tu t'y pends

j'ai des seins

qui existent aussi quand t'es pas là
et ils sont à moi
même quand tes yeux s'y posent
j'entends leur bourdonnement
comme un acouphène gravé
sur ma peau pleine de piqûres

toi
t'as une silhouette

qui vit seulement à travers la lumière des lampadaires
mais je suis plus rapide
que ton ombre
je ne veux pas avoir peur
du temps qui passe
entre mon arrêt d'autobus
et ma prochaine respiration

tes yeux n'arriveront pas à me déshabiller
c'est moi qui te déshabillerai

NÉVROSE

Visuel par

MYRIAM
PILON-DOMENACK

Écrit par

ARIANE
DUPUIS

de tes rires trop fiers
de tes médailles volées
tes procès trichés

une langue morte
tu me mets des maux
dans la bouche
mais je les vomis
mes mots à moi
sont bien plus beaux
je les crée moi-même

et je n'ai pas besoin de les crier
pour qu'ils soient vrais
je les chuchote tu me tais

quand même

tu sais quoi

de ta justice cravatée
qui traîne dans le fond de l'assemblée
entre une ou deux jupes serrées
je n'ai pas le droit de te détester
mais tu sais pas que
dénoncer, c'est pas de la haine

dommage que tu sois sourd
mais pas muet

je n'ai pas les cheveux trop longs

je n'ai pas la jupe trop courte

mon corps n'est pas un écho

mon sexe n'est pas un accessoire

pour être drôle

pour être intelligente

à tes fantasmes

il n'existe pas trop fort

je ne serai pas délavée par ma féminité





- > *Un problème NOUS toise.*
- > IL *triche* AUX ÉCHECS, COMME UN FOU,
LES PUPILLES DILATÉES,
- > TOUJOURS LA POSSIBILITÉ DE LA *chute* OCCUPE
SES MOUVEMENTS,
- > IL NE SERA PAS LE *remède* À NOS CORPS *névrosés.*
- > *tout* CE QUE NOUS SAVONS *c'est* QU'ON EST
BIEN INCOGNITO,
- > IMMESURABLE *assemblée* DE MINIMES PELUCHES
rassemblées AUTOUR D'UN VASTE LIT DOUILLET.
- > ON SUBSTITUE CONSTAMMENT *la mort* À *l'objet* RÉEL
DE NOTRE PEUR PARCE QU'IL EST PLUS FACILE,
PLUS RASSURANT D'APPRÉHENDER *l'immense*
diversité DE NOTRE TERREUR EN UNE SEULE
IMAGE ÉVOCATRICE :
- > C'EST CETTE MAISON JAUNE QUI *appelle*
- > *L'urgence* DE VIRER À L'ENVERS CE MONDE EN
FORME DE *fin du monde*, QUI RESSEMBLE À UNE
grosse publicité.
- > SOUS CE *toit* DÉTÉRIORÉ,
LE POÉTIQUE S'ENTREMÊLERA AU *désaccordé*
- > LES *ivresses* DE L'ART SERONT
des souvenirs EN COMMUN
- > NOUS REVENDIQUERONS CE QUI EST *perméable* AU
PLUS CREUX DE NOS ENTRAILLES *en*
NÉVRALGIE : *magma*
- > NOUS SOMMES *sur le point* DE TOUT
- > MYTHOMANE **SE** RENVERSE ET *puis adieu*
- > NOUS NOUS *affranchirons de* LA SYMBIOSE ET
ROMPRONS *l'éternelle* INERTIE
- > ET PENDANT QU'UNE VOIE UNIQUE S'OUVRIRA
À NOUS, NOUS SAVOURERONS LES DERNIERS
MOMENTS *d'euphorie* DU CONDAMNÉ *à mort.*



UN PROBLÈME
TRICHE

TOISE

LA CHUTE

TOUT

LE REMÈDE

EST

NÉVROSÉS

RASSEMBLÉES

ASSEMBLÉE

LA MORT

OBJET

RASSURANT
DIVERSITÉ

IMMENSE

APPELLE

L'URGENCE

FIN DU MONDE

GROSSE PUBLICITÉ

TOIT

DÉSACCORDÉ

IVRESSES
DES SOUVENIRS

PERMÉABLE

EN

MAGMA
SUR LE POINT

PUIS ADIEU

AFFRANCHIR
L'ÉTERNELLE

DE

EUPHORIE

À MORT.



L'ÉQUIPE

Direction

DIRECTRICE	→	LAURIANE LALONDE SANDRINE ROBERT
DIRECTION ARTISTIQUE	→	CHARLOTTE BOISCLAIR CATHERINE CAMIRÉ
ÉVÉNEMENTIEL	→	AUDREY-ANNE MARCOTTE
COMMUNICATIONS	→	FRÉDÉRIQUE TRÉPANIER
AUDIOVISUEL	→	PAOLA LAPADULA MATHILDE ARCHAMBAULT
RÉDACTION EN CHEF	→	ROSE SAUDRAIS SIMONE TREMBLAY BENOIT
BLOGUE	→	EMMA BRIEN-DESROCHERS
CRÉATIONS INTERACTIVES	→	CATHERINE BÉGIN FRANCIS HANDFIELD

Blogue

MARIUS GELLNER
ÉLIE MICHAUD-ALEXIS
MARC-ANTOINE FRANCO REY
NAÏKA EDOUARD
MATHILDE CLOUTIER
FLAVIE DUBREUIL
MEGAN FOY
NOÉMIE ROCHEFORT

Direction artistique

PERRINE LE DOUR

Audiovisuel

THOMAS PAQUET
LAURIE-ANNE LACOMBE
WILLIAM COMTOIS-JEAN
GABRIELLE RONCO
SAMUEL JEREMY CHAN
JÉRÉMY JOËL JOSEPH

Événementiel

HUGO RAICHE
CATHERINE CHAMPAGNE
OCÉANNE BESSIM-GAGNÉ
ROMY SÉNÉCAL
NICOLAS POULIN
LAURENT GALIPEAU

Rédaction

MAURANE ARCAND
MATHIEU ARNAUD
CHRISTOPHE BOUCHER ROULEAU
GABRIELLE DESCHÊNES
ARIELLE DESGROSELLERS TAILLON
LAURENCE DOIN
ARIANE DUPUIS
GUILLAUME FAUCHER
ARNAUD GOSSELIN
JEANNE GOUDREAU-MARCOUX
ISATIS GRAVEL-LEBLANC
JULIE LE TALLEC
RAPHAËLLE QUERRY
ADÈLE RICO-LAMONTAGNE

Création numérique

KYAN DAIGNEAULT
NIKOLAS SIGOUIN
ANNE-JULIE TREMBLAY*
DARIA LAKINE*
MYRIAM GLENZA*
THOMAS JOHNSON-CONSTANTIN
LÉONIE SAUVÉ
LOIC TRUDEAU

Communications

AMÉLIE MARCHAND
ISABELLA VILAIRE
FLORENCE LAURIN
SARA BUZZELL

MERCI!

Pangram Pangram® Foundry



